



L'affect de la honte et les identités LGBTQ+ : de la stigmatisation à la résistance face à l'hétérosexisme

Laurence Vallières

Maîtrise en sociologie, Université Laval

Reçu : 10 janvier 2024

Résumé : Étant liée à la perpétuation de la violence et de la stigmatisation fondées sur l'hétérosexisme, la honte marque les vécus individuels et collectifs LGBTQ+. Historiquement, les mouvements LGBTQ+ promeuvent la possibilité d'une émancipation de la honte par l'expression de la fierté. Pourtant, la honte s'avère constitutive des rapports sociaux et de la construction identitaire contestataire, alors que la fierté participe de l'exclusion de certains membres des communautés LGBTQ+. À partir d'une perspective queer, cet article propose de reconsidérer le rapport entre la honte et les identités LGBTQ+ en vue d'élargir l'orientation des luttes sociopolitiques contre l'hétérosexisme. Revisitant principalement les travaux d'Eve Kosofsky Sedgwick et les perspectives des militances queers, cette réflexion théorique aborde la honte comme un levier critique contre les normes hétérosexistes, appelant à des formes de résistance plus inclusives et subversives.

Mots-clés : émotions ; identités ; diversité sexuelle ; mouvements sociaux ; hétérosexisme ; honte ; fierté

Abstract: *Related to the perpetuation of violence and stigmatization based on heterosexism, shame marks individual and collective LGBTQ+ experiences. Historically, LGBTQ+ movements have emphasized the possibility of emancipating shame through the expression of pride. However, shame is constitutive of social relations and contested identity construction, while pride participates in the exclusion of certain members of LGBTQ+ communities. From a queer perspective, this article proposes to reconsider the relationship between shame and LGBTQ+ identities to opening the orientation of socio-political activism against heterosexism. Revisiting mainly the work of Eve Kosofsky Sedgwick and the perspectives of queer activism, this theoretical reflection approaches shame as a critical lever against heterosexist norms, calling for more inclusive and subversive forms of resistance.*

Keywords: *emotions; identities; sexual diversity; social movements; heterosexism; shame; pride*

Le 1^{er} février 2014, la *drag queen* Panti Bliss se rend au Abbey Theater de Dublin, le théâtre national d'Irlande, pour y rendre un discours contre l'homophobie qui sera surnommé : *Panti's Noble Call*. Personnage de scène du militant LGBTQ+, Rory O'Neill, Panti Bliss devient fortuitement l'icône de la lutte pour le référendum accordant le droit au mariage pour les couples homosexuels (O'Toole, 2017). Trois semaines avant son apparition au théâtre de la capitale, O'Neill livre une prestation télévisée sous les traits de Panti Bliss où il dénonce l'homophobie sous-jacente au traitement légal différencié des personnes homosexuelles (Horgan, 2015). En raison de ses propos, O'Neill et la station de télévision feront l'objet de poursuites judiciaires, ce qui enclenchera une vague de soutien envers les droits LGBTQ+. Le débat public sur le droit au mariage pour les couples du même sexe/genre est alors lancé. La décision étant mise entre les mains des citoyen-nes d'Irlande, O'Neill s'implique activement afin de solliciter l'appui de la voix populaire (O'Toole, 2017). C'est dans ce contexte que Panti Bliss monte sur les planches de Dublin et y livre un témoignage sur l'expérience de l'oppression homophobe :

Vous est-il déjà arrivé, alors que vous vous trouviez à un passage pour piétons, de voir passer une voiture dans laquelle se trouvait une bande de jeunes, de les

voir se pencher par la fenêtre alors qu'ils vous crient « Pédé ! » et vous lancent une brique de lait ? [...] Après coup, je me demande, je m'inquiète et je suis obsédé par ce qu'il y a avec moi. Qu'est-ce qu'ils voyaient en moi ? Qu'est-ce qui m'a trahi ? Je me déteste de me poser ces questions. Je me sens oppressé et la prochaine fois que je me trouve à un passage pour piétons, je me vérifie pour voir ce qui, en moi, « trahit le gai ». Je me vérifie pour être sûr de ne pas le faire cette fois-ci. (Horgan, 2015, 37:20, trad. libre)

O'Neill montre ainsi comment l'expérience de l'humiliation affecte son rapport à soi. L'expérience quotidienne des personnes LGBTQ+ peut être marquée par la vigilance de soi et d'autrui, pointant, dès lors, le mal-être généré par l'hétérosexisme¹. Le témoignage d'O'Neill fait d'ailleurs voir toute la complexité de la révélation et de la dissimulation de son homosexualité. Sous les traits d'une *drag queen*, O'Neill exhibe son identité sexuelle tout en tentant de moduler, dans d'autres contextes, l'expression de celle-ci. Son anecdote témoigne du fait que l'identité, bien que dissimulée, peut être percée à jour. L'expérience de la honte peut également pousser à l'action. C'est ainsi qu'O'Neill s'exprime publiquement sur la discrimination subie tout en se présentant fièrement

¹ Reconnaissant les rapports étroits entre les oppressions fondées sur le genre et la sexualité, le concept d'hétérosexisme renvoie à « l'ensemble des croyances qui valorisent et promeuvent l'hétérosexualité tout en infériorisant les sexualités non hétérosexuelles » (Chamberland, 2019, p. 1). Il subsiste néanmoins des débats opposant les concepts d'hétérosexisme et d'homophobie.

Plutôt que de mettre l'accent sur la psychologisation et les discriminations subies à l'échelle individuelle, l'hétérosexisme considère l'organisation sociale et les inégalités de ses structures (Bastien-Charlebois, 2011). Afin de souligner les effets de pouvoir des normes participant à naturaliser l'hétérosexualité, je privilégie aussi le terme hétéronormativité.

sous des traits féminins resignifiés, lui permettant de déranger et de dénoncer les normes hétérosexistes. Finalement, le 23 mai 2015, la majorité des citoyennes d'Irlande vote dans l'intérêt des communautés LGBTQ+. En réaction à cette victoire, Panti Bliss s'exclame devant les caméras : « Le pays est d'accord : nous n'avons pas à être honteux ! » (Horgan, 2015, 1:00:36, trad. libre)

Le cas de Panti Bliss met en lumière la place centrale de la honte dans la perpétuation de l'oppression hétérosexiste. La honte et ses effets sont étroitement liés à la souffrance éprouvée par certaines personnes LGBTQ+. Le sociologue Michel Dorais et ses collègues (2014) établissent, par une enquête phare sur les jeunes de la diversité sexuelle au Québec, la corrélation entre la honte, la détresse et la révélation de leur identité sexuelle. En ce sens, une étude, menée aux États-Unis auprès d'adolescent-es de la diversité sexuelle, révèle que la honte nourrit la dévalorisation de leur identité sexuelle et incite à sa dissimulation (Goffnett et al., 2022). Toujours aux États-Unis, Jillian R. Scheer et ses collègues (2020) soutiennent que la causalité entre les événements traumatiques subis par des personnes LGBTQ+ et la dégradation de leur état de santé physique et mentale est médiée par l'expérience de la honte. Cet affect correspond d'ailleurs à un facteur de risque corrélé à un risque suicidaire plus élevé chez les personnes LGBTQ+,

particulièrement chez les personnes gaies et lesbiennes (Mereish et al., 2018). Compte tenu de ses effets néfastes à l'échelle individuelle et collective, la honte est vue comme un affect dont on doit se débarrasser.

Or, comme le souligne la philosophe féministe et queer Sara Ahmed (2014), les émotions sont « collantes » : elles se propagent entre les corps, elles imprègnent des objets et des identités, en faisant des « sites de tension personnelle et sociale » (p. 11, trad. libre). En effet, dans son ouvrage *The Cultural Politics of Emotion*, Ahmed (2014) s'appuie sur le caractère relationnel des émotions afin d'explorer leur interaction avec les injustices. Les émotions, le rappelle-t-elle, ont pour étymologie latine le terme « *emovere* » qui signifie un élan vers ce qui est extérieur à soi (Ahmed, 2014, p. 11). Bien que souvent reléguées au domaine de l'intrinsèque, les émotions représentent une part importante de la vie sociale et participent à la perpétuation de rapports de pouvoir. La philosophe invite donc à prendre en compte les implications politiques des émotions, tout comme des tentatives pour s'en soustraire. C'est à partir d'une telle perspective critique que je me propose de revisiter le rapport entre l'affect de la honte et les identités LGBTQ+², autant sur le plan individuel que sur le plan collectif.

Cet article présente une lecture de la honte non pas seulement comme un affect à surmonter,

² Bien que l'acronyme LGBTQ+ renvoie à la diversité sexuelle et à la pluralité des genres, il est à noter que cet article se centre sur la diversité des orientations et des identités sexuelles. Tout en prenant en compte le rapport étroit entre le genre et la sexualité, je tiens à souligner la singularité des

vécus des personnes trans et des personnes issues de la pluralité des genres qui ne sont pas explorés dans cet article. Il convient également de préciser que la réflexion proposée se focalise sur les communautés LGBTQ+ en Occident, principalement aux États-Unis.

mais comme un élément constitutif et potentiellement subversif des identités LGBTQ+. Cette approche, ancrée dans les théories et les militances queers, renouvelle l'analyse sociopolitique des émotions en considérant la honte comme une ressource critique et collective. La réflexion théorique que je propose s'appuie principalement sur les travaux d'Eve Kosofsky Sedgwick, théoricienne des *queer studies* et de l'*affect theory*. Je mobilise également les travaux de David Halperin, Michel Foucault et Sara Ahmed, penseur-es phares des théories queers. En rupture avec les politiques normatives de la fierté, porter un regard queer sur la honte s'avère particulièrement fécond pour penser des formes de résistance plus inclusives et subversives. Dans un premier temps, je mets en contexte la métaphore de la « sortie du placard » et son association avec l'expérience de la honte. J'aborde d'ailleurs l'orientation sociopolitique des mouvements LGBTQ+ favorisant le passage de la honte à la fierté. La « sortie du placard » est vue comme nécessaire pour lutter contre les discriminations subies et, dès lors, renverser la honte. Cela m'amène à exposer le caractère normatif et excluant des politiques de la fierté. Avec les travaux de Sedgwick, j'explore, dans un deuxième temps, la place centrale de la honte au regard de la formation des identités LGBTQ+. J'explique comment Sedgwick remet en question la métaphore du placard et des dichotomies qu'elle sous-tend, dont l'opposition de la honte et de la fierté. Rejetant l'assimilationnisme de la culture dominante, les perspectives queers appellent à reconnaître le rôle

central de la honte au regard de la construction identitaire contestataire et à en tirer profit dans la lutte contre l'hétérosexisme. J'aborde alors les stratégies et les orientations sociopolitiques mises de l'avant par les militances queers, dont les collectifs Gay Shame. Lorsque la honte est examinée à travers une perspective queer, deux pistes essentielles à la résistance émergent : d'une part, la nécessité de repenser nos modes de collectivisation et, d'autre part, la possibilité de mettre en œuvre des pratiques créatives de subversion des normes dominantes.

1. La sortie du placard et la substitution de la honte par la fierté

La honte correspond, selon le sociologue Thomas J. Scheff, à l'émotion sociale de premier ordre. Cet affect, suggère-t-il, témoigne d'un « sentiment d'une menace pour le lien social » (Scheff, 2000, p. 97, trad. libre). L'expérience de la honte se manifeste de manière particulière pour les personnes LGBTQ+, puisqu'elle est liée à la domination de l'ordre hétérosexiste et des violences qui en découlent. Le processus de stigmatisation est entre autres lié au « *coming out* », entendu comme l'action de « sortir du placard ». Plus précisément, l'expression « *to come out* » précède l'idée de placard. Elle tire son origine des bals des débutantes réservés aux jeunes filles blanches de classe supérieure afin de marquer leurs débuts en société (Chauncey dans Mesli, 2021). L'expression sera réappropriée, au cours de la première moitié du 20^e siècle, au sein des communautés gaies aux États-Unis. Faire son « *coming out* » est alors associé à

l'intégration au sein de ces communautés, puis à la première expérience de la sexualité (Mesli, 2021). Ce n'est qu'à partir des années 1970 qu'un déplacement du sujet visé par l'expression s'opère. Dès lors, celle-ci renvoie au fait de révéler son homosexualité aux personnes hétérosexuelles.

Le développement de la métaphore du placard est aussi lié à l'histoire de la condition des hommes homosexuels aux États-Unis. Les années 1950 sont marquées par l'intensification des mesures répressives à leur égard, dont la violence policière accrue (Mesli, 2021). Les personnes homosexuelles étaient alors contraintes à vivre leur sexualité dans le secret. C'est à ce ressac qu'on attribue l'édification du placard. Alors que l'idée de « *coming out* » change de signification dans le contexte états-unien des années 1970, celle-ci devient une tactique d'action politique des mouvements gais et lesbiens en émergence à cette époque (Mesli, 2021). Dans l'élan des mouvements identitaires, l'affirmation de sa propre sexualité est vue comme partie prenante des luttes collectives. Le fait de vivre sa sexualité en cachette est perçu comme allant à l'encontre de la poursuite de l'émancipation. Affirmer son identité sexuelle est vu comme générateur de fierté tandis que le placard est associé à l'expérience de la honte. Bien que retentissant majoritairement dans le contexte états-unien, l'importance de l'authenticité s'inscrit plus largement au sein des mouvements gais et lesbiens à travers le monde occidental de l'époque (Mesli, 2021). Cela m'amène à traiter du processus de transformation affective mis en œuvre par les

mouvements LGBTQ+ et de son orientation en faveur de la fierté.

Le déploiement de la fierté au sein des mouvements gais et lesbiens prend racine avec les émeutes de Stonewall en 1969, soit les mobilisations dans les rues de New York à la suite d'une descente policière dans un bar tenant de lieu d'appartenance pour les hommes homosexuels (Halperin et Traub, 2009). En guise de commémoration, a lieu, un an plus tard, le premier rassemblement de la Gay Pride sous l'étendard « *Come out!* » (Blidon, 2009, p. 2). Cet événement de protestation et d'affirmation vise à accroître la visibilité des personnes LGBTQ+. L'articulation des mouvements de libération gais et lesbiens influencera le déploiement des mouvements queers. La militance queer se formera, dans les années 1980, face à l'inaction des gouvernements durant l'épidémie de VIH/Sida (Weeks, 2016). En plus des mesures répressives auxquelles elles sont confrontées, un grand nombre de personnes homosexuelles se voient affectées par le VIH/sida, ce qui contribue à accroître leur stigmatisation. La honte étant perçue comme un obstacle au projet collectif de libération, ces mouvements misent sur la visibilité radicale et l'exhibition de la fierté (Halperin et Traub, 2009). On peut, par exemple, lire dans le *Queer Nation Manifesto* (2010), un tract militant distribué lors de la Gay Pride de New York en 1990 : « Sois FierE ! Fais ce que tu dois faire pour te tirer de ton état d'acceptation coutumier. Sois libre. Crie³ ».

Selon les sociologues Lory Britt et David Heise (2000), les mouvements identitaires cherchent à transformer l'état d'humiliation en une émotion

pouvant stimuler la lutte. Le passage de la honte à la fierté constitue un processus continu, transformant également les rapports entre les espaces privé et public. Les marches des fiertés, d'abord connues sous le nom de la Gay Pride, illustrent la tactique de la subversion de la honte croisée avec la collectivisation et la valorisation de la fierté. Rassemblant annuellement les membres des communautés LGBTQ+, ces rassemblements, stimulés par l'affect de la fierté, permettent d'investir les espaces publics et politiques (Johnson et Waitt, 2016). Des personnes LGBTQ+ célèbrent dans les rues leurs identités, jusqu'alors dissimulées et mises à la marge par l'hétérosexisme. La honte vécue de façon singulière est ainsi transformée en fierté collective. Ces événements incarnent donc « un retournement du stigmat » (Blidon, 2009, p. 2). La sortie du placard, que ce soit à l'échelle individuelle ou collective, va de pair avec la volonté de renverser la honte. Cela dit, je propose d'explorer, dans ce qui suit, comment la dichotomie honte/fierté peut être génératrice d'exclusions.

Si la sortie du placard, au sens absolu, est vue comme une exigence pour mener une action politique, cela n'est pas sans générer des inégalités au sein des mouvements LGBTQ+. Le fait de pouvoir révéler son identité sexuelle peut constituer un privilège, compte tenu des risques de fragilisation des liens sociaux et de l'accès aux ressources (Mesli, 2021). Le dévoilement de soi est associé à la fierté alors que le fait de s'exposer ouvertement peut accroître l'expérience de la honte. Les stratégies politiques préconisant la fierté peuvent également se

montrer excluantes et marginaliser des membres des communautés LGBTQ+. Les marches des fiertés sont, par exemple, enclines à la commercialisation et à l'appropriation par la culture dominante, restreignant l'accès à certaines personnes LGBTQ+ et perdant, pour plusieurs, de son caractère contestataire radical (Blidon, 2009). L'assimilation de la culture gaie, encouragée par les politiques de la fierté, fait advenir une vision plus acceptable des personnes LGBTQ+. Halperin et Traub (2009) signalent que les personnes racisées, trans, précaires, travailleuses du sexe et membres de communautés BDSM se voient, pour ne nommer que quelques exemples, exclues de l'ode à la fierté et de ses standards. Ces effets d'exclusion sont dénoncés par des mouvements queers et antiracistes, dès les années 1990. Comme l'avance Ahmed (2014), si les émotions sont mêlées à des rapports de pouvoir, les tentatives pour s'en défaire le sont aussi. Basés sur l'analyse d'œuvres littéraires antérieures aux émeutes de Stonewall et à l'activisme de la fierté, les travaux de Sedgwick apportent un nouvel éclairage au rapport entre la honte et les identités LGBTQ+ (Halperin et Traub, 2009). Selon la théoricienne, l'expérience de la honte s'avère constitutive des identités LGBTQ+, puisqu'elle est liée à la perpétuation de l'oppression hétérosexiste, ce qui sera développé dans la prochaine section.

2. L'oppression hétérosexiste, la honte et le développement identitaire contestataire

Dans son ouvrage *Épistémologie du placard*, originalement publié en 1990, Sedgwick (2008)

propose des analyses littéraires présentant des relations entre hommes de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle. Elle montre ainsi l'indissociabilité de l'homosexualité avec la culture dominante hétéronormée. Sa proposition prend la forme d'un projet de « contestation par la déconstruction » invitant à penser au-delà des conceptions binaires et des « définitions normatives » (Sedgwick, 2008, p. 33). C'est à travers cette focale, orientée par les travaux de Foucault (1976), que la théoricienne examine le rapport entre l'homosexualité, soit une pratique, les identités qui y sont rattachées et l'oppression homophobe. Sedgwick (2008) s'intéresse particulièrement à la métaphore de la sortie du placard opposant les idées de « *coming in* » et de « *coming out* ». Elle invite à revisiter la dichotomie selon laquelle révéler son identité sexuelle serait conditionnel à la fierté et sa dissimulation serait tributaire de la honte. Elle avance que la sortie du placard n'est jamais totale, mais au contraire à répéter constamment. Le fait de cacher sa sexualité ou de montrer son homosexualité se révèle partiel, d'où son idée de « placard de verre » (Sedgwick, 2008, p. 176). Il y aurait des signes qui s'expriment au-delà de ce qui est volontairement montré, ce qui explique la complexité du jeu de la révélation et de la dissimulation de soi. Même lorsqu'une personne tente de « cacher » son homosexualité, elle ignore ce qui sera perçu à son égard, comme en témoigne Panti Bliss : « je me vérifie pour voir ce qui, en moi, "trahit le gai" ». Les identités LGBTQ+ peuvent être considérées comme un « stigmat invisible » (Blidon, 2009, p. 1). Le

regard posé sur soi implique donc la considération du regard d'autrui. Dans sa conceptualisation du stigmat, le sociologue Erving Goffman (1975) soutient que la vérification de soi « consiste à dissimuler, voire à effacer tout signe qui se trouve constituer un symbole de stigmat » (p. 112). Une personne LGBTQ+ n'est jamais tout à fait à l'abri de ce qu'autrui peut lui attribuer tout en étant constamment appelée à avouer sa non-conformité aux normes dominantes.

Ainsi, la honte n'est pas conditionnelle à la révélation de soi : celle-ci peut être éprouvée sans révélation, témoignant du poids du stigmat, bien que dissimulé. La période qui précède la révélation de son identité sexuelle, appelée « le temps du silence », peut s'avérer anxiogène (Dorais et al., 2014, p. 33). Comme la honte est suscitée par la légitimité octroyée à autrui, elle sous-tend un désir de maintien des liens sociaux (Scheff, 2000). Les jeunes LGBTQ+ craignent particulièrement la « peur du rejet, la peur de décevoir, la peur d'être incompris ou maltraité[s] » (Dorais, 2014, p. 35). La dissimulation de soi est ainsi génératrice de peurs et d'appréhensions. La révélation de soi peut, en contrepartie, amplifier la honte. Pour reprendre les termes d'Halperin (2000) : « sortir du placard, c'est précisément s'exposer à d'autres dangers et à d'autres contraintes » (p. 45). Afin de composer avec la stigmatisation au quotidien, les jeunes LGBTQ+ développent, par exemple, des « modalités d'évitement de la honte », dont « la routinisation et la minimisation de l'homophobie » (McDermott et al., 2008, p. 815, trad. libre). La honte est alors liée

autant à l'expérience de l'intérieur que de l'extérieur du placard.

En remettant en question l'opacité des frontières du placard, Sedgwick montre comment cette dichotomie contribue au maintien du système hétéronormatif. Dès son ouvrage *Between Men*, publié en 1985, elle avance que l'hétérosexualité édifie le système patriarcal et sa régulation des rapports sociaux, tels que la filiation et la reproduction (Sedgwick, 2016). C'est notamment à partir des travaux de Foucault (1976) sur le contrôle de la sexualité qu'elle conçoit le rapport entre les définitions de l'homosexualité et de l'hétérosexualité. Elle relit, entre autres, les idées du philosophe sur la confession et l'aveu afin d'étayer sa proposition. Selon Foucault (1976), le fait que la sexualité soit reléguée au rang d'un « secret » intensifie le contrôle à son égard. Il avance, plus globalement, que la construction normative de la sexualité génère la police de la sexualité. En ses mots : « l'aveu de la vérité s'est inscrit au cœur des procédures d'individualisation par le pouvoir » (Foucault, 1976, p. 78-9). Sedgwick (2008) comprend alors le « coming out » comme l'acte de passer à « l'aveu » d'un « secret » honteux (p. 93). Cette procédure d'aveu nourrit la présomption à l'hétérosexualité, voire participe à sa naturalisation. Comme la reconnaissance de l'homosexualité constitue la base des structures hétéropatriarcales, différents mécanismes de contrôle sont mis en place afin de réprimer toutes pratiques qui en dérogent. Le « *coming out* » correspond donc, pour reprendre ses termes, à « la mise en scène théâtrale d'une

ignorance déjà institutionnalisée » (Sedgwick, 2008, p. 95).

La dynamique d'oppression propre au placard façonne et est façonnée par l'expérience de la honte. Si on n'est jamais tout à fait à l'extérieur ou à l'intérieur du placard, il n'est jamais possible de se défaire totalement de l'expérience de la honte. En effet, cet affect se fixe à une dimension de l'expérience vécue, comme l'identité, la corporalité ou la conduite, et la transforme tout à la fois. Selon Sedgwick (2003), la honte peut être comprise telle « une sorte de radical libre qui [...] s'attache, intensifie ou altère en permanence le sens de – presque n'importe quoi » (p. 62, trad. libre). L'expérience de la honte est d'abord incarnée, comme le corps constitue la délimitation entre soi et autrui. Les réponses corporelles associées à ce ressenti, comme rougir ou dévier le regard, constituent des marques de reconnaissance de la légitimité vis-à-vis du regard qui le suscite. Bien que renvoyant à un rapport d'altérité, il n'est pas sans dire que le fait d'éprouver de la honte comporte une dimension intrinsèque. La honte s'avère centrale dans la définition du sens de soi et participe de l'autoréflexivité, soit « une expérience du soi par le soi » (Tomkins cité par Sedgwick et Frank, 1995, p. 36, trad. libre). La honte affecte en premier lieu notre identité profonde, qui va au-delà de l'action qui est critiquée. Le maintien de l'ordre hétérosexiste implique la dénégation et la délégitimation de toutes pratiques allant à son encontre. Ce à quoi s'ajoute la dimension identitaire de la sexualité. Plus que de simples pratiques, la sexualité est comprise comme

participant de la définition de « qui » l'on est. En médiant le processus de stigmatisation et de marginalisation généré par l'hétérosexisme, la honte est étroitement liée à la définition du soi. Pour Sedgwick (2003), l'identité queer, en tant qu'identification qui se manifeste par l'opposition et l'inadéquation avec l'hétéronormativité, émerge de la honte. La prochaine section explore comment les perspectives queers mettent en lumière des potentialités de résistance qui se dégagent de la honte.

3. Queeriser la honte : un appel à la collectivisation et à la créativité

Dans la veine de son projet déconstructiviste des binarités, Sedgwick invite à penser la sexualité de façon plus large que seulement avec « qui » elle est pratiquée. Elle propose de comprendre la sexualité telle une infinité de pratiques faisant l'objet de contrôle et de régulation. Sa proposition appelle à l'éclatement des cadres identitaires, à commencer par la binarité opposant l'homosexualité et l'hétérosexualité. Les travaux de Sedgwick ont alors occupé une place centrale dans le développement des perspectives queers qui placent en leur centre la fluidité des sexualités, la diversité des plaisirs et la subversion des normes dominantes (Halperin, 2000). Selon la théoricienne, la *queerness*, soit la « performativité queer », renvoie à « une stratégie de production de sens et d'être, en relation avec l'affect de la honte et avec le fait ultérieur et connexe de la stigmatisation » (Sedgwick, 2003, p. 61, trad. libre). De la même façon, Ahmed (2014) soutient qu'être en

opposition avec l'ordre hétérosexiste constitue « un signe d'attachements qui [est] la condition de possibilité du queer » (p. 155, trad. libre). Les identités et les militances queers appellent donc à voir l'inadéquation avec les normes hétérosexistes comme une manière de les ébranler. Retraçant l'apport des travaux de Foucault au sein des théories et des militances queers, Halperin (2000) explique que la liberté y est comprise non pas comme « une zone privilégiée extérieure au pouvoir », mais plutôt comme « une potentialité interne au pouvoir » (p. 33). S'il est impossible d'être totalement à l'extérieur du cadre hétérosexiste excluant et générateur de honte, il est possible de lui résister de l'intérieur. Dans cette veine, Ahmed (2014) invite à revoir ce que l'on considère comme une émotion négative et à y voir plutôt un appel au changement de nos rapports sociaux qui contribuent à maintenir des injustices. Pour reprendre ses mots, « les "émotions justes" pourraient être celles qui travaillent avec et sur, plutôt que *par-dessus*, les blessures » (Ahmed, 2014, p. 202, trad. libre).

En effet, selon les perspectives queers, il est possible de déstabiliser les normes hétérosexistes à partir des conditions d'existence qui impliquent, certes, l'expérience de la honte. Par exemple, en alternative au rapprochement de la culture de la fierté gaie et des normes dominantes se sont déployés des événements de célébration de la marginalité, à partir du début des années 2000 (Halperin et Traub, 2009). Inspirés par les mouvements anarchistes, les collectifs Gay Shame se sont organisés autour de l'affect de la honte et s'en

sont servis pour maintenir la déviance à la norme comme tactique de résistance. Ces mouvements queers ont milité en faveur des sous-cultures, des corps, des sexualités et des modes de vie marginalisés par l'injonction à la fierté. Analysant des actions du collectif Gay Shame de San Francisco, Eric Stanley (2008) constate que les affects dits négatifs peuvent participer à la création d'« *affective commons* » préfigurant un monde queer (p. 491). En ce sens, Katherine Johnson (2012) rappelle que la collectivisation et le soutien social sont essentiels à « la médiation et la réappropriation des expériences de honte », car favorisant la « reconnexion affective » (p. 435, trad. libre). Elle souligne avec pertinence que, pour de nombreuses personnes LGBTQ+, la honte se résume à la détresse et à l'isolement, ce qui peut s'avérer mortel pour plusieurs d'entre elles. Réinvestir le rapport entretenu avec la honte invite donc à repenser les modes par lesquels s'organisent les mouvements contre l'hétérosexisme. La honte renvoie au rapport d'interdépendance entre les personnes, ce que Sedgwick (2003) appelle le « regard mutuel » (p. 36, trad. libre). Constituant un maillon de l'interrelation entre les individus, cet affect est étroitement lié à la question de la reconnaissance. Queeriser la honte appelle donc à refuser l'assimilation aux normes dominantes et, dès lors, à redéfinir les cadres de la légitimité à partir des voix dissidentes. Cela permet de relier les vécus, marqués par le croisement de plusieurs systèmes d'oppression, en vue de faire front commun, plutôt de se faire subsister une division entre les personnes pouvant ou non être sujettes à la fierté.

En plus de revisiter les modes de collectivisation, résister à partir de l'expérience de la honte appelle à faire preuve de créativité. En effet, la théoricienne féministe Sally R. Munt (2008) souligne le potentiel d'action et de créativité qui se dégage de la « latence queer de la honte » (p. 4, trad. libre). Sans nier ses effets négatifs, elle avance que la honte, étant *attachée* à différentes facettes de l'existence d'une personne, peut « stimuler une énergie qui a une force restauratrice et créatrice » (Munt, 2008, p. 216, trad. libre). Il est possible de célébrer et de mobiliser le potentiel disruptif et créatif de la *queerness*, sans pour autant nourrir le mal-être généré par cet affect. La création permet de politiser l'expérience de cet affect, de la transformer et de susciter de la « dignité queer » (Morrisson, 2015, p. 21, trad. libre). Halperin (2000) rappelle qu'au cœur des tactiques militantes queers se situent « l'appropriation créative et la re-signification » des dispositifs de perpétuation de l'hétérosexisme (p. 63). Par exemple, en analysant des extraits de séries télévisées humoristiques, Johnson (2012) montre comment la comédie et l'humour permettent de tirer profit de la honte et de visibiliser les vécus des personnes LGBTQ+. Or, le constate-t-elle, la réappropriation des représentations LGBTQ+ peut s'écarter de sa visée contestataire initiale et impliquer la reconduction de l'hétéronormativité et d'expériences de honte. Ainsi, mobiliser cet affect comme outil de résistance implique un processus continu d'adaptation et de (re)négociation. La résistance queer correspond, pour citer Halperin (2000), à « une démarche dynamique, surprenante,

inattendue, indéterminée, dont les effets dépassent largement ses tactiques actuelles » (p. 73). Porter un regard queer sur la honte invite à se saisir de son potentiel créatif et à explorer les nouvelles possibilités d'action qu'elle contient.

Conclusion

La honte forge les liens sociaux. Elle se fixe à des parcelles de l'existence et influence le rapport à soi et à autrui. En pensant l'oppression hétérosexiste au-delà d'une conception binaire, Sedgwick invite à repenser le dualisme des frontières du placard et, dès lors, à reconsidérer l'expérience de la honte. Ses travaux montrent qu'il subsiste un rapport étroit entre la métaphore du placard et le développement identitaire LGBTQ+. Cet affect constitue, pour reprendre ses termes, « le lieu où la *question* de l'identité surgit » (Sedgwick, 2003, p. 37, trad. libre). Dans le sillage de ses travaux, les perspectives et les militances queers invitent à tirer profit de la réciprocité particulière entretenue avec la honte. Il convient, néanmoins, de relever certaines limites de la proposition de Sedgwick. Le théoricien queer Jack Halberstam (2017) avance qu'à l'instar d'autres perspectives théoriques abordant le rapport entre la honte et la formation du soi, la thèse de Sedgwick adopte une tendance à l'universalisme, car étant développée à partir de l'expérience d'hommes blancs. Il rappelle que les « politiques queers contemporaines anti-homonormatives » émergent d'abord des communautés trans, racisées et immigrantes (Halberstam, 2017, p. 63, trad. libre). Ces dernières sont encore trop souvent mises à la

marge au sein des communautés LGBTQ+. Porter un regard queer sur la honte incite, comme je l'ai abordé en dernière analyse, à redéfinir les cadres de la légitimité et à repenser nos modes de collectivisation. Reconsidérer son rapport à cet affect permet en effet d'ouvrir sur une infinité de possibilités créatives et préfiguratives qui permettent d'agir à partir des normes hétérosexistes.

La réflexion théorique présentée dans cet article a été initiée par Sedgwick (2008) en réaction à la crise du VIH/Sida et à la montée des politiques et des discours homophobes dans les années 1980. Cette réflexion s'avère toujours pertinente dans le contexte sociopolitique actuel où les communautés LGBTQ+ font face à un « *backlash* hétérocisnormatif » (Enriquez et Richard, 2024, p. 345). Exacerbé aux États-Unis, mais gagnant en force au Québec, ce ressac participe notamment à la restriction des droits LGBTQ+. Les enjeux liés à la diversité du genre et de la sexualité sont au cœur des débats sociopolitiques, voire d'une véritable « guerre culturelle contre les avancées des mouvements LGBTQ+ et féministes » (Enriquez et Richard, 2024, p. 346). Alors que les communautés LGBTQ+ sont prises pour cible, il est plus que nécessaire de considérer de manière critique le rapport entretenu avec la honte et, par conséquent, de repenser les rapports de réciprocité et les stratégies d'action pour faire front à l'hétérosexisme. Comme le rappellent Halperin et Traub (2009), l'invitation à réinvestir la honte ne signifie pas d'alimenter la stigmatisation et le mal-être subis par les personnes LGBTQ+. Il s'agit plutôt d'un appel à élargir les possibilités d'existence

jusqu'alors circonscrites par l'hétérosexisme : « le risque de honte ne doit pas nous empêcher d'explorer tous les aspects de la vie queer, même s'ils sont embarrassants ou discrédités » (Halperin et Traub, 2009, p. 11, trad. libre).

Références

- Ahmed, Sara. (2014). *The Cultural Politics of Emotion* (Ouvrage original publié en 2004). Edinburgh University Press.
- Bastien Charlebois, Janik. (2011). Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité. *Reflets*, 17(1), 112-149. <https://doi.org/10.7202/1005235ar>
- Blidon, Marianne. (2009). La Gay Pride entre subversion et banalisation. *Espace Populations Sociétés*, 2, 305-318. <https://doi.org/10.4000/eps.3727>
- Britt, Lory et Heise, David. (2000). From shame to pride in identity politics. Dans Stryker, S., Owens, T. J. et White, R. W. (dir.), *Self, Identity, and Social Movements* (p. 252-268). University of Minnesota Press.
- Chamberland, Line. (2019). Hétérosexisme. *Anthropen*. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.107>
- Dorais, Michel, Vaillancourt, Annie et Mendo, Manuel. (2014). *De la honte à la fierté : 250 jeunes de la diversité sexuelle se révèlent*. VLB éditeur.
- Enriquez, Chacha et Richard, Gabrielle. (2024). Le backlash hétérocisnormatif. Dans Enriquez, C. (dir.) *Sexualités et dissidences queers* (p. 345-380). Éditions du remue-ménage.
- Foucault, Michel. (1976). *Histoire de la sexualité T.1 : La Volonté de savoir*. Gallimard.
- Goffman, Erving. (1975). *Stigmate* (Ouvrage original publié en 1963 ; traduit par A. Kihm). Les Éditions de Minuit.
- Goffnett, Jacob, Routon, Jaz, et Flores, Rey. (2022). The construction of shame and pride: A grounded theory model of identity, emotions, and wellbeing among sexual minority adolescents. *Youth & Society*, 54(2), 289-311. <https://doi.org/10.1177/0044118X211019783>
- Halberstam, Judith (Jack). (2017). *Queer Studies*. Dans P. Essed, D. T. Goldberg et A. Kobayashi (dir.), *A Companion to Gender Studies* (p. 62-70). Wiley.
- Halperin, David M. (2000). *Saint Foucault* (traduit par D. Eribon). EPEL.
- Halperin, David M. et Traub, Valerie. (2009). *Beyond Gay Pride*. Dans Halperin, D. M. et Traub, V. (dir.), *Gay Shame* (p. 3-40). University of Chicago Press.
- Horgan, Conor. (Réalisateur). (2015). *The Queen of Ireland* [Documentaire]. Blinder Films.
- Johnson, Katherine. (2012). 'How very dare you!' Shame, insult and contemporary representations of queer subjectivities. *Subjectivity*, 5(4), 416-437. <https://doi.org/10.1057/sub.2012.8>
- Johnston, Lynda et Waitt, Gordon. (2016). The Spatial Politics of Gay Pride Parades and Festivals: Emotional Activism. Dans Paternotte, D. et Tremblay, M. (dir.), *The Ashgate Research Companion to Lesbian and Gay Activism* (p. 105-119). Routledge.
- McDermott, Elizabeth, Roen, Katrina et Scourfield, Jonathan. (2008). Avoiding shame: young LGBT people, homophobia and self-destructive behaviours. *Culture, Health & Sexuality*, 10(8), 815-829. <https://doi.org/10.1080/13691050802380974>
- Mereish, Ethan H., Peters, Jessica R. and Yen, Shirley. (2019). Minority stress and relational mechanisms of suicide among sexual minorities: Subgroup differences in the associations between heterosexual victimization, shame, rejection sensitivity, and suicide risk. *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 49(2), 547-560. <https://doi.org/10.1111/sltb.12458>
- Mesli, Rostom. (2021). Placard. Dans Rennes, J. (dir.), *Encyclopédie critique du genre* (Ouvrage original publié en 2016 ; p. 534-556). La Découverte.
- Morrisson, Margaret. (2015). "Some things are better left unsaid" : the "dignity of queer shame". *Mosaic*, 48(1), 17-32. <https://doi.org/10.1353/mos.2015.0012>
- Munt, Sally R. (2008). *Queer Attachments: The Cultural Politics of Shame*. Ashgate.
- O'Toole, Emer. (2017). Panti Bliss still can't get hitched: Meditations on performativity, drag, and gay marriage. *Sexualities*, 22(3), 359-380. <https://doi.org/10.1177/1363460717741809>
- Scheer, Jillian R., Harney, Patricia, Esposito, Jessica et Woulfe, Julie M. (2020). Self-reported mental and physical health symptoms and potentially traumatic events among lesbian, gay, bisexual, transgender, and queer individuals: The role of shame. *Psychology of Violence*, 10(2), 131-142. <https://doi.org/10.1037/vio0000241>
- Scheff, Thomas J. (2000). Shame and the social bond: a sociological theory. *Sociological Theory*, 18(1), 84-99. <https://doi.org/10.1111/0735-2751.00089>

- Sedgwick, Eve Kosofsky. (2016). *English Literature and Male Homosocial Desire, Thirtieth anniversary edition* (Ouvrage original publié en 1985). Columbia University Press.
- Sedgwick, Eve Kosofsky. (2008). *Épistémologie du placard* (Ouvrage original publié en 1990; traduit par M. Cervulle). Éditions Amsterdam.
- Sedgwick, Eve Kosofsky. (2003). *Touching Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*. Duke University Press.
- Sedgwick, Eve Kosofsky et Frank, Adam. (dir.). (1995). *Shame and Its Sisters: A Silvan Tomkins Reader*. Duke University Press.
- Stanley, Eric. (2018). The affective commons: Gay shame, queer hate, and other collective feelings. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 24(4), 489–508. <https://doi.org/10.1215/10642684-6957800>
- The Queer Nation Manifesto. (2010, 14 décembre). Infokiosques.net. https://infokiosques.net/spip.php?page=lire&id_article=808
- Weeks, Jeffrey. (2016). Gay Liberation and its Legacies. Dans Paternotte, D. et Tremblay, M. (dir.), *The Ashgate Research Companion to Lesbian and Gay Activism* (p. 45-57). Routledge.